

XYZ. La revue de la nouvelle

À la recherche du soi perdu : Clarice Lispector

Jean-François Chassay



Numéro 151, automne 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2022). À la recherche du soi perdu : Clarice Lispector. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (151), 63–68.

Dans cette rubrique, Jean-François Chassay revisite la production d'un ou d'une nouvelliste. Ce moment de découverte et d'actualisation permet de célébrer, grâce à des œuvres exemplaires, le genre de la nouvelle.

À la recherche du soi perdu :

Clarice Lispector

Jean-François Chassay

DEPUIS SA MORT en 1977 à la suite d'un cancer, à la veille de ses cinquante-sept ans, Clarice Lispector est devenue une icône pour bien des lecteurs et des lectrices, elle qui déjà de son vivant avait su s'attirer un public fidèle dans son pays. Son œuvre en est évidemment la principale raison, même si sa vie romanesque n'a certainement pas nui à son image : alors qu'elle est encore bébé, sa famille doit fuir l'Ukraine (pays dont l'histoire tragique, hélas, ne cesse de faire retour), où sévissent la famine et la guerre raciale. Son père débarque au Brésil sans un sou, sa mère meurt quand Clarice a neuf ans des suites de blessures de guerre qu'elle traîne (elle a été violée en Ukraine). Vingt ans plus tard, Clarice est la seule personne d'origine juive et une des trois seules femmes à intégrer la très élitiste Faculté nationale de droit de l'Université du Brésil. Elle épouse un diplomate, avec qui elle vivra pendant quinze ans, apprend plusieurs langues et devient peu à peu une véritable star dans son pays d'adoption.

L'autrice de *La passion selon G.H.* est connue d'abord pour ses romans. Son œuvre de nouvelliste, moins célébrée, est pourtant très importante. Cette part de son travail littéraire l'accompagne tout au long de sa vie. Elle écrit des

nouvelles dès l'âge de vingt ans, avant même le grand succès de son premier roman, *Près du cœur sauvage*, et publie la toute dernière en 1977.

Ces informations et bien d'autres sont accessibles grâce au travail d'un grand spécialiste de Lispector, Benjamin Moser, qui a rassemblé (un travail de moine!) l'ensemble de ses nouvelles, dans l'ordre chronologique. Publié pour la première fois en anglais en 2015, l'ouvrage présente des nouvelles qui pourraient parfois relever du travail journalistique. La détermination générique, selon Moser, importait assez peu à l'écrivaine. L'imposant volume (plus de quatre-vingts nouvelles dans un ouvrage de près de cinq cents pages) a paru en français en 2017 aux Éditions des Femmes, où l'on trouve l'ensemble de sa production romanesque en traduction française.

Écrits sur plus de trente-cinq ans, les textes rendent compte d'une grande variété stylistique et thématique, ce qui ne surprend guère. On peut néanmoins retrouver au fil des années des constantes qui permettent au bout du compte de déceler dans sa production une cohérence certaine. On peut assurément souligner d'abord l'importance de la tension entre les êtres, dont l'amour et la passion ne forment qu'une des dimensions, comme le propose dans un raccourci saisissant la phrase suivante, tirée de la nouvelle « Histoire interrompue » : « Alors me vint une terrible idée : ou je le détruis, ou ce sera lui qui me détruira. » (54) Ce type de formulation fait écho à une double contrainte fréquente dans les nouvelles : une femme veut un foyer, de la stabilité, tout en sachant que cette stabilité, ce mari qui le permet, la tue. Le déséquilibre social entre hommes et femmes s'exprime aussi parfois de façon ironique, comme dans la nouvelle « Jimmy et moi ». « Toute petite j'avais déjà vu et éprouvé la supériorité des idées des hommes sur celles des femmes. Mais papa vint, très sérieux et important, avec ses idées propres aussi sur... la liberté et l'égalité des femmes. [Maman] a ses idées propres, mais elles se résument à peu près à : la femme doit toujours suivre son mari, comme l'accessoire suit l'essentiel

(la comparaison est de moi, résultat de mes cours de droit). » (49) On ne saurait mieux le dire : l'esprit de liberté est balisé par des pouvoirs (le père, qui a la largesse de permettre à sa fille d'étudier, ou encore la loi, qu'on inculque à l'université) qui viennent en cautionner les limites, au point d'aliéner celles qui croient pouvoir en profiter.

Ainsi, on ne saurait nier la dimension féministe de cette œuvre, qui s'exprime parfois par petites touches seulement pour aborder la solitude des êtres. Car s'il existe une tension entre les individus, elle se manifeste souvent par une incapacité à communiquer. Une formule synthétique comme la suivante, tirée de « Légion étrangère », en donne un bon aperçu : « Cet unique moment mutuel nous avait éloignées encore plus, par crainte d'un abus de compréhension. » (244) Voilà qui exprime bien la complexité des rapports entre des êtres qui ne savent trouver les mots qu'il faut. Rarement ai-je lu une œuvre où le *malaise* à l'intérieur d'une famille, d'un couple s'exprime de manière aussi nette. Des vies sont en suspens. Il suffit parfois de peu, un événement mineur, un regard, pour que la vie (sinon la raison) vacille. Il y a parfois de la désespérance dans le vide d'une vie, d'autant plus que ce vide apparaît normal, comme dans « Amour » : « L'homme avec qui elle s'était mariée était un homme vrai, les enfants qu'elle avait eus étaient de vrais enfants. Sa jeunesse antérieure lui semblait une maladie aussi étrange qu'une maladie de la vie. Elle en avait peu à peu émergé et découvert que, même sans le bonheur, on pouvait vivre : en l'abolissant, elle avait rencontré une légion de personnes, invisibles auparavant, qui vivaient comme on travaille – avec persévérance, assiduité, joie. » (98) En trois phrases, c'est à la fois l'absurdité de l'existence aussi bien qu'une forme forte de solidarité qui apparaît. On comprend qu'une narratrice puisse déclarer : « L'espérance était mon plus grand péché. » (180) Dans « La fugue », nouvelle d'une concision remarquable, une femme veut fuir sa vie, son mari, elle prépare son départ, se justifie et se convainc sans problème des raisons qu'elle a d'abandonner sa famille. La nouvelle se termine alors qu'elle rentre, 65

souhaite bonne nuit à son mari et se couche en essuyant une larme. En quatre pages à peine, c'est toute une vie de galère qui est résumée, et même le mari, qui ne se doute de rien, en est poignant : il ne peut deviner à quel point il ennueie celle qui se trouve à ses côtés. Il y a assurément quelque chose de proustien dans la manière dont Lispector dessine les contours psychologiques d'un individu, l'installe dans un milieu singulier pour créer un climat. En lisant « Fragment », par exemple, on imagine mal comment un auteur pourrait parvenir à rendre compte plus intensément de l'angoisse qui peu à peu s'empare d'une femme dans un café alors qu'elle attend un homme qui n'arrive pas, au point de se sentir en pleine paranoïa.

Parfois cette solitude trouve des accents comiques, comme dans « La belle et la bête », quand une femme richissime et coupée du monde tombe nez à nez avec un itinérant qui lui demande l'aumône. Elle découvre soudain la pauvreté, ne sait pas comment agir, et son petit monde élitiste se trouve soudain bouleversé. Mais c'est beaucoup plus souvent dans une triste mélancolie que se vit la solitude, à moult reprises marquée par un rappel du passé. Il faut voir comment, en quelques mots, Lispector peut circonscrire une vie : « Son corps était petit, obscur, alors qu'elle avait été grande et claire. » (217) Comment signifier plus magnifiquement, et de manière aussi succincte, le passage de la jeunesse à la vieillesse et ce qu'il peut signifier au plan psychologique – de la clarté à l'obscurité ?

Le temps dans ce cas est comprimé, en une quinzaine de syllabes. À d'autres moments cependant, le poids d'une vie entière s'étire sur plusieurs pages, quand la personne âgée apparaît obsolète. Il y a une cruauté indicible (elle ne s'avoue pas) dans le traitement réservé à ceux dont on ne sait plus trop comment se débarrasser. L'ironique « Joyeux anniversaire », dont le titre est déjà évocateur, raconte la rencontre annuelle d'une famille qui fait semblant de s'entendre, le temps de retrouver l'aïeule qui n'en finit plus de ne pas mourir. Elle

66 a quatre-vingt-neuf ans, mais c'est l'ensemble de la famille

qui donne l'impression de tomber en ruine. Dans « Voyage à Pétropolis », une vieille femme se voit ballottée d'une ville à l'autre, d'un membre de la famille à l'autre. Personne ne veut d'elle et elle en meurt, de manière silencieuse, sinon indifférente, à la manière de ce que sa vie semble avoir été.

Face aux silences de la vieillesse, il y a aussi les tourments de l'enfance ou de la jeune adolescence qui rendent la vie solitaire. Dans « Les malheurs de Sofia » (titre qui rappelle irrésistiblement celui du roman de la comtesse de Ségur), la jeune narratrice tourmente son professeur et ne sait s'en expliquer les raisons précises. « [J]'étais en permanence occupée à vouloir et ne pas vouloir être ce que j'étais, je n'arrivais pas à décider quel moi être, c'est moi toute que je ne pouvais pas ; être née était plein d'erreurs à corriger [...] Je ne voulais pas me perturber – je prenais un soin intuitif de ce que j'étais, puisque je ne savais pas ce que j'étais, et avec vanité je cultivais l'intégrité de l'ignorance. » (181)

Parfois Lispector exerce tout un art qui consiste à se mettre dans la peau d'un enfant ou d'un adolescent (dans *la peau du passé*, si je peux dire), du point de vue de l'adulte, sans qu'on sache ce que celui-ci a retenu de ce temps-là, comme si le passé se cristallisait dans un souvenir. Il n'y a pas à proprement parler de nostalgie chez Lispector, pas de ce banal « c'était mieux avant », comme si on figeait le passé dans une carte postale. Par contre, on peut ressentir dans ses nouvelles beaucoup de mélancolie, comme une forme de lucidité, souvent désespérée. Jean Starobinski voyait la mélancolie comme une mise à distance de la conscience face à une forme de désenchantement du monde. Lispector présente rarement des histoires « heureuses » ; on a l'impression plutôt d'une volonté de retenir ce qui ne relève pas de l'événementiel, d'une tentative d'archiver ce qui semble à première vue n'avoir aucune valeur narrative.

Pour Benjamin Moser, Clarice Lispector est l'écrivain juif le plus important depuis Kafka. Peut-être, mais est-ce nécessaire de l'associer particulièrement à la communauté juive ? Son œuvre de nouvelliste semble peu s'en ressentir, elle qui

par ailleurs ne voulait pas se voir comme une « femme écrivain », affirmant appartenir aux deux sexes. En tout cas, elle a assurément présenté des portraits de femmes extraordinaires. Dans une magnifique et très courte nouvelle (à peine deux pages), « Les eaux du monde », une femme entre dans la mer comme si elle était un mythe incarné : une femme qui serait toutes les femmes et qui affronte la nature, cette mer dont on l'a souvent isolée, pendant que les marins, eux, partaient sur les flots. Cette nouvelle, elle l'aurait publiée, avec différentes variantes, à cinq reprises. On ne s'en étonnera pas.

Bibliographie

Clarice Lispector, *Nouvelles. Éditions complètes*, édition établie par Benjamin Moser, Paris, Éditions des Femmes/Antoinette Fouque, 2017, 477 p.